

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31^e ANNÉE

N^o 5

1^{er} MARS 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888 ; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Le siège social de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés 24, rue des Petits-Champs (entréc, 1, rue de Chabanaïs) au 1^{er} juillet 1888.

Le premier avril, jour de Pâques, le dimanche le plus rapproché du 31 mars, nous convions nos amis à se rendre, à deux heures précises, au cimetière du Père Lachaise, pour la cérémonie commémorative de la mort d'Allan Kardec.

CONSEILS D'UN ESPRIT AUX SPIRITES

(Voyez *Revue spirite* du 15 février 1888).

J'aborde maintenant une autre partie de mon sujet :

Il existe un trop grand nombre de spirites qui, malgré tout ce qui est dit dans le Livre des Médiums et dans d'autres publications pour les mettre en garde, se laissent trop facilement abuser par les noms retentissants dont certaines dictées sont signées.

Il résulte de là que des communications sans portée, ou quelquefois empreintes de bizarrerie, sont montrées comme provenant d'un Esprit supérieur, et font beaucoup de tort dans l'opinion au spiritisme et aux spirites.

Il serait excellent de signaler souvent ce danger, car chaque jour il se forme de nouveaux médiums, et de répéter à satiété que la médiumnité exercée isolément est chose dangereuse, les lumières d'un seul étant insuffisantes pour juger les dictées, à cause de la fascination qu'un Esprit peut exercer sur son médium.

C'est un devoir de fraternité envers les médiums, et de dévouement envers le spiritisme, que de réformer la légèreté avec laquelle on se met en rapport avec les Esprits.

J'attache une extrême importance à l'éducation des médiums ; c'est un point capital au point de vue des études spirites. Il est essentiel que les évocateurs travaillent en connaissance de cause, et il ne l'est pas moins que les médiums se mettent au-dessus des suggestions orgueilleuses, qui persuadent à quelques uns qu'ils sont trop dévoués, ou trop bien assistés, pour être trompés.

Il paraît pourtant facile d'échapper au danger en se bien pénétrant de la

réalité des choses. Et d'abord il ne faut pas perdre de vue que les deux mondes, incarné et désincarné, sont identiques. Leur composition est la même, ainsi que la proportion des bons et des mauvais, des savants et des ignorants. S'il y a en outre dans l'erraticité un certain nombre d'Esprits supérieurs au niveau terrestre, ils ont des occupations de haute direction qui absorbent leur temps, et ne leur permettent pas de répondre aux appels qu'on leur adresse de tous côtés.

Je ne dis pas qu'ils n'aient aucune part aux communications reçues du monde invisible. Mais presque toujours elle est indirecte. Je veux dire qu'ils sont comme des professeurs, faisant un cours à leurs frères plus jeunes, qui désirent s'instruire et progresser ; et ceux-ci, armés en quelque sorte de leurs cahiers de cours, viennent à leur tour instruire les évocateurs.

Mais parmi ces Esprits étudiants, qui remplissent près des incarnés le rôle de maîtres, il en est de bien des degrés d'avancement divers. Malgré la bonne volonté qui est l'apanage du plus grand nombre, ils ne sont pas tous également en état de bien reproduire la leçon qui leur a été faite. Les plus capables adoptent quelques réunions sérieuses, où l'on étudie en vue du bien et du progrès, et les fréquentent assidûment. Là ils s'instruisent en instruisant leurs frères.

Ceux qui ont un moindre degré d'avancement se répandent dans les groupes moins sérieux, qu'ils s'efforcent également d'instruire. Mais là, déjà, il y a mélange. La divergence et la légèreté des pensées attirent des Esprits peu sérieux qui se mêlent aux autres, et qui essaient de satisfaire leur vanité en se parant de noms connus, en s'efforçant de soutenir leur personnage.

Vous voyez que, dans ces réunions, on ne sait jamais à qui l'on a affaire. On ne peut donner aux dictées que leur valeur intrinsèque, après les avoir étudiées avec soin, et il est sage de ne *tenir aucun compte des noms dont elles sont signées*. Mais dans les réunions les plus sérieuses même, il est sage de ne pas faire autrement, et de tout juger avec la même indépendance que s'il s'agissait d'une lettre non signée. Cela est nécessaire parce que bien peu de chose suffit pour donner accès à un Esprit léger : il suffit d'une pensée dont on n'est pas toujours maître.

D'un autre côté, c'est un leurre de croire que les *guides* vous protègent dans tous les cas contre les Esprits trompeurs ; votre *meilleure protection* est votre *vigilance* et votre *perspicacité*, car les guides laissent agir les Esprits légers pour vous habituer à être toujours sur vos gardes. Le poète a dit : aide-toi, le ciel t'aidera. Efforcez-vous de vous protéger vous mêmes. On vous aidera si vous savez le mériter.

Cependant, dans bien des cas, l'identité des Esprits récemment désincarnés qui se communiquent est bien réelle. Mais quant aux personnages histo-

riques de toutes les époques qui sont évoqués de tous côtés, et qui viennent en si grand nombre à l'appel des médiums, on n'en a que des pastiches, qui bien souvent ne font pas beaucoup d'honneur à ceux qui viennent jouer ces rôles.

La première condition pour obtenir des communications sérieuses et instructives est d'avoir un *sincère désir de progresser* en vue du bien général, désir partagé par tous ceux qui fréquentent le groupe. Une seule brebis galeuse dans le troupeau exerce sur ce qu'on obtient une influence fâcheuse. Cette condition d'*unité d'aspiration* est plus facile à réaliser dans une réunion peu nombreuse. Deux ou trois amis animés de bonnes intentions obtiendront plus qu'un groupe nombreux, où les simples curieux sont souvent en majorité.

La seconde condition est d'avoir un médium dépourvu d'orgueil, qui ne prenne pas fait et cause pour les Esprits qui se communiquent par lui, qui ne soutienne pas quand même leurs opinions, en un mot qui se désintéresse en quelque sorte de ce qu'il a écrit sous leur dictée, et qui soit disposé à le passer au crible et à le juger comme si c'était l'œuvre de la médiumnité d'un confrère.

Avec ces deux conditions là, si l'on s'abstient de s'occuper de choses étrangères à l'intérêt général et au progrès de l'humanité, on sera bien assisté, et l'on recevra des Esprits de bons matériaux d'étude, et des aperçus qui porteront la lumière dans les obscurités de notre destinée.

Rien n'est plus rare qu'un médium ayant toutes les qualités que j'ai énumérées tout à l'heure. Ce n'est pas en général la bonne volonté qui leur manque au début. Mais le plus souvent ils évoquent les Esprits dans la solitude, afin de développer leur faculté. A ce moment ils n'ont pas assez de force pour bien diriger leurs pensées et leur volonté. Ils sont satisfaits quand ils ont obtenu une dictée, et ont une tendance à croire qu'elle émane bien de l'Esprit dont elle porte la signature.

Souvent ils demandent des conseils à un ancien médium qui, pour les encourager, leur adresse quelques éloges, et approuve les quelques phrases banales qu'ils ont écrites. Presque toujours alors ils se laissent entraîner à écrire beaucoup, quelquefois tous les jours, et ils ne croient plus nécessaire de faire apprécier par d'autres le produit de leur faculté.

Dans ce cas ils risquent de tomber entre les mains d'Esprits qui souvent ne sont pas mauvais, mais seulement orgueilleux, et qui, se parant d'un nom respecté, essaient de se faire un instrument de leur médium, de lui faire publier leurs travaux, de le lancer dans des opinions systématiques, en un mot d'exercer par son moyen une influence sur la marche des choses dans un certain milieu. Tout cela est bien connu.

Je ne parle pas des médiums qui sont l'objet d'obsessions graves de la part d'Esprits peu scrupuleux. Cela est inutile pour ma thèse.

Voyons maintenant ce qu'il y aurait à faire pour former des médiums en leur évitant ces débuts, souvent dangereux pour eux, et qui leur font parfois perdre un temps considérable jusqu'au moment où, désabusés et instruits par une pénible expérience, ils deviennent aptes à produire, sous la direction d'esprits sérieux, des travaux utiles.

Il est bon que beaucoup de spirites cherchent à obtenir la médiumnité ! Il n'y aura jamais trop de médiums. Un jour viendra où tous les incarnés le seront sur la terre, comme ils le sont déjà sur d'autres planètes.

A mesure de ses progrès l'homme se dématérialise, et dans la suite des temps les deux mondes, visible et invisible, ne seront plus séparés comme aujourd'hui, mais auront entre eux des rapports continuels. Nous n'en sommes pas encore là, et l'on comprend que, le nombre de nos frères aptes à avoir ces rapports étant encore restreint, il importe qu'il y ait le moins possible de non-valeurs.

Je suis donc de l'avis suivant : il convient d'engager tous les spirites à acquérir la médiumnité, en même temps d'organiser partout une éducation sérieuse des médiums. Chaque groupe devrait considérer ce devoir comme un des principaux éléments de son activité.

Au point de vue du progrès des masses, il ne peut y avoir de spiritisme sans médiums, car les masses seront longtemps encore fermées à la philosophie pure.

J'ajoute qu'en fait de philosophie, le matérialisme excerce sur ces masses une attraction qui manque au spiritualisme, et que, pour les entraîner sur le chemin de la réforme et du progrès moral, il faut des preuves, il faut des faits, et seuls les médiums peuvent les leur fournir.

Donc dans chaque groupe il devrait y avoir des séances périodiques consacrées à la formation, au développement et à l'instruction des médiums. Mais ici une difficulté se présente. Trouvera-t-on partout des hommes capables de donner à leurs frères cette éducation spéciale ? Cela est douteux. Aussi faudrait-il y suppléer par un manuel bien fait, qui mettrait les étudiants médiums en garde contre les écueils de toutes sortes qu'ils rencontreront sur leur route.

Ce manuel devrait insister par dessus tout sur les dispositions morales dans lesquelles il est essentiel que les médiums se maintiennent, s'ils veulent rendre quelques services. C'est là le point principal. A ceux qui sauront ne pas s'en écarter, l'expérience apprendra, sans danger pour eux, la pratique des divers genres de médiumnité.

Ces dispositions morales peuvent se caractériser d'un mot : ce sont le

dévouement au progrès général et l'abnégation personnelle. Il faut qu'en toute circonstance le médium oublie sa personnalité. C'est simple ; mais c'est moins facile qu'il ne semble à obtenir dans notre milieu.

Certes, le Livre des Médiûms a bien posé la question, et donné aux médiums commençants des enseignements précieux. Il suffirait de les bien comprendre et de les suivre pour éviter la plupart des chutes, parfois si graves, que font certains médiums.

Le mal vient de ce que, beaucoup de commençants, pensent au bout de quelque temps que ces conseils si méticuleux ne s'adressent qu'à ceux qui ont le caractère faible ; eux seuls peuvent se tirer d'affaire par leurs propres forces ! Ils ne se défient pas assez d'eux-mêmes, et de la puissance que donne sur eux, à leurs frères invisibles, la connaissance parfaite de leur caractère, et des passions humaines en général.

Pour les mettre en état de se conduire pour le mieux, en toutes circonstances, les leçons orales d'un médium éprouvé seraient le meilleur moyen. Il leur raconterait les faux pas de ses propres commencements, et aurait soin d'appeler leur attention sur les causes des déboires qu'il a subis, causes qui se confondent avec ses faiblesses morales. En leur faisant sa confession sans fausse honte, il emploierait le meilleur moyen de les mettre efficacement en garde contre des erreurs semblables.

Puis il leur montrerait qu'il est impossible à un médium de juger impartialement lui-même les productions (de sa faculté, à cause de l'influence que l'Esprit évoqué peut exercer sur son appréciation s'il le veut, — et les Esprits peu sérieux le veulent toujours. De là l'absolue nécessité pour un médium de faire juger par autrui toutes ses dictées, et de ne jamais s'isoler pour ses travaux médianimiques.

C'est un point essentiel, sur lequel il importe d'insister avec énergie ; l'avenir même du spirilisme y est intéressé.

Pour ceux auxquels manqueront les leçons d'un professeur instruit par sa propre expérience, le manuel dont j'ai parlé tout à l'heure tiendrait lieu. Aussi serait-il à désirer qu'il fût rédigé par un écrivain spirite de premier ordre. Il serait essentiel qu'il fût conçu dans un grand esprit philosophique, et qu'il établît avec force les bases morales qui dominent toute la question.

Il faut qu'avant de se lancer dans la carrière, les commençants comprennent que, quelle que soit leur bonne volonté, ils n'échappent pas complètement aux faiblesses de l'humanité terrestre, car s'ils étaient supérieurs ils habiteraient un milieu plus élevé. Il faut surtout qu'ils comprennent que les Esprits qui les imprègnent souvent de leurs fluides ne peuvent manquer d'exercer sur leur manière de voir une influence réelle, même sans aller jusqu'à la suggestion.

Dès lors c'est agir avec une imprudence manifeste que de croire que l'on est qualifié pour triompher par soi-même de toutes les difficultés. Je ne crains pas de dire qu'il y a une véritable impossibilité à ce qu'il en soit ainsi.

C'est cette conviction qu'il importe de faire passer dans l'esprit du médium commençant. Celui qui aura su trouver des explications et des arguments propres à produire un tel résultat, aura bien mérité du spiritisme.

Du moment que l'on aura compris les conditions essentielles de la médiumnité, telles que je viens de les esquisser, on verra clairement qu'un bon médium doit faire oublier sa personnalité, rester passif toutes les fois qu'il exerce sa faculté, et que ses deux qualités maîtresses sont le dévouement et l'abnégation.

Je tiens à dire quelques mots ici du reproche de passivité que les Théosophes formulent à l'adresse des médiums. Cette passivité est, suivant eux, contraire à la nature des choses, car l'homme, loin d'être passif, doit au contraire user en tout et pour tout de son libre arbitre. Il doit penser et agir par lui-même ; ce n'est que par ce moyen qu'il peut progresser.

Il y a dans ce reproche, à mon sens mal fondé, un malentendu, et c'est ce que j'espère pouvoir établir clairement sans grande peine.

(A suivre).

(Communication reçue au Groupe bisontin).

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXPLICATIONS SCIENTIFIQUES

I

Messieurs les savants officiels ont une singulière façon de commenter les faits spirites. S'ils songent un peu à ce qu'ils disent, ils doivent reconnaître que leurs arguments ne sont pas bien solides ; et quoiqu'ils se flattent d'avoir « déjà mis un certain ordre dans le *fouillis du surnaturel* », ainsi que le prétendait, un jour, la *Revue scientifique*, il me semble qu'ils ne sont pas bien sûrs, dans leur for intérieur, d'arriver à débrouiller le fouillis en question.

Je n'en veux aujourd'hui pour preuve que les explications fournies récemment par la *Revue de l'Hypnotisme* (1) au sujet de phénomènes qui ont eu pour théâtre un village de l'Est.

Voici d'abord le récit des faits.

(1) Voy. *Revue de l'Hypnotisme* du 1^{er} janvier 1888.

II

SINGULIER CAS D'HYPNOTISME A GRANGES

« *La République de l'Est* — dit la *Revue de l'Hypnotisme* — publie sous ce titre le fait suivant, au sujet duquel plusieurs de nos lecteurs nous demandent notre avis.

« Un événement des plus extraordinaires dont l'exactitude peut être confirmée par des centaines de témoins, intrigue toute la population de Granges.

« Une fillette d'une douzaine d'années, Eugénie B..., demeurant au village avec sa mère, se couche dans son lit. Presque aussitôt se font entendre une série de bruits très distincts, imitant soit les coups que l'on produirait en frappant de la main une porte ou une cloison en bois, soit le grattage des ongles contre une paroi en bois; on dirait un tambourinage des doigts sur une table sonore.

« Ces bruits, souvent entrecoupés par des coups plus forts, comme des coups de poing lancés brusquement sur un panneau de meuble, ne sont certainement pas produits par le corps ou les membres de l'enfant qui ne bouge nullement.

« Pour que ce phénomène singulier et inexplicable puisse avoir lieu dans sa plénitude, il faut que les bras de l'enfant soient placés sous la couverture du lit et que les personnes présentes en soient distantes au moins d'un mètre. Si ces dernières s'approchent trop près, les bruits deviennent plus faibles ou même imperceptibles. Mais si après s'être approchées elles reculent d'un ou plusieurs pas, les bruits se reproduisent avec une intensité progressive.

« Toutefois la mère affirme qu'elle a essayé de se coucher près de son enfant, et que les bruits étranges ont persisté. »

« J'ai tenu à constater moi-même ce fait bizarre. La fillette s'est mise au lit toute habillée, munie encore de bas et de chaussons (elle ne pouvait donc ni gratter ni frapper avec ses pieds le bois de lit). Immédiatement le phénomène s'est produit. Des coups légers d'abord, puis plus violents, ainsi que les grattages, paraissaient être produits contre le panneau de bois du lit qui fait face aux pieds. Si je m'approchais trop près, ils cessaient aussitôt. Reculé d'un pas, ils recommençaient de plus belle. Ce qu'il y a de plus mystérieux, c'est que le moteur insaisissable (l'esprit, disent d'aucuns) de ce phénomène répète comme un fidèle écho les bruits analogues à ceux qu'il plaît aux visiteurs d'émettre. C'est ainsi que j'ai essayé, à maintes reprises, de frapper, soit avec une canne, soit avec le poing ou les doigts, sur le plancher, contre la porte de la chambre ou de

« gratter avec les ongles contre la même porte ou sur la boiserie de la
« chambre, et chaque fois les mêmes coups, les mêmes bruits se sont réper-
« cutés dans le lit, observant exactement la même intensité, la même
« cadence, la même intermittence et en même nombre.

« Une boîte à cigares, à musique, a été remontée et pendant tout le temps
« qu'elle a joué un roulement semblable au tambourinement des doigts sur
« une table, s'est fait entendre dans le lit, suivant bien les notes de l'instru-
« ment. Durant cette expérience, la fillette n'a pas fait le moindre mou-
« vement, si ce n'est un roulement de ses gros yeux, grands ouverts et
« effarés lorsque des coups forts retentissaient. »

« On a essayé de coucher Eugénie B... dans un autre lit, chez d'autres
« personnes, et même sur le plancher, et le même phénomène a constam-
« ment eu lieu. Mais, aussitôt endormie, le bruit cesse. Voilà plus d'un an
« que cela dure. La jeune Eugénie et ses parents, jusqu'à ces jours-ci, n'en
« avaient dit un mot à personne, de peur, disaient-ils, du ridicule que
« certaines personnes pourraient faire retomber sur eux à ce sujet, bien à
« tort cependant.

« On me dira sans doute : « Vous vous êtes laissé abuser, ainsi que ceux
« qui ont constaté ce fait ; il doit y avoir là-dessous un truc quelconque
« pour amuser ou effrayer les gens. » Eh bien ! non, il n'y a là ni truc, ni
« compère, ni aucune supercherie pour faire croire aux *esprits* et aux
« *revenants*. Les plus minutieuses précautions qui ont été prises, l'examen
« le plus rigoureux qui a été fait et répété, permettent d'affirmer que bien
« qu'extraordinaire, très extraordinaire, ce phénomène se passe absolument
« de la façon mystérieuse que je viens d'indiquer.

« Maintenant quelle explication donner à ce phénomène ? A mon sens, il
« s'agit simplement d'un état pathologique, état très compliqué, très obscur
« il est vrai, et qui mérite en tout cas d'être étudié par des spécialistes.
« L'enfant qui en est l'objet a toujours été malade. C'est un tempérament
« où la nervosité domine à un degré qui ne s'est pas encore sans doute
« rencontré, mais qui, probablement, a de l'analogie avec le magnétisme,
« l'hypnotisme, la suggestion, choses très réelles et qu'on ne peut cepen-
« dant définir, de même que le phénomène qui nous occupe, que par les
« effets qu'ils produisent, pour cette raison que la science n'est pas encore
« parvenue à en connaître l'essence elle-même. Un médecin vient d'être
« appelé et doit venir demain visiter la fillette Eugénie B... Je tiendrai les
« lecteurs au courant de ce singulier et très curieux événement. »

L'auteur de cet article, on le voit, est un écrivain consciencieux. Il raconte
exactement les faits et ne se pose pas en savant. Il avoue son incompetence
et croit que la nervosité domine, chez la fillette Eugénie B..., à un degré

qui n'a pas encore été rencontré. Cet aveu montre sa bonne foi mais aussi son ignorance, car les jeunes filles dans l'état d'Eugénie B... sont plus nombreuses qu'il ne le croit. J'en ai rencontré plusieurs, sans les chercher beaucoup, et dans la *Revue Spirite*, en 1885, j'ai donné de longs détails sur l'une d'elles, Alexandrine Savineau, d'Esnandes, près La Rochelle, par laquelle se produisaient des phénomènes semblables à ceux dont on vient de lire la relation. Or, nous prétendons que ces phénomènes sont des faits spirites.

La science, naturellement, soutient le contraire, mais elle admet les faits.

La *Revue scientifique* elle-même, lorsqu'elle a rendu compte, à la fin de 1886 (1), de l'ouvrage sur le spiritisme du D^r Gibier, a reconnu que l'on avait des preuves morales de la réalité des bruits produits en dehors de toute action musculaire ou mécanique, ce qui est absolument le cas présenté dans les phénomènes observés à Granges.

III

Veut-on savoir maintenant de quelle façon la *Revue de l'Hypnotisme* explique les phénomènes en question? Voici l'opinion de l'un de ses rédacteurs :

« D'après les seules indications trouvées dans l'article qui précède, il n'est pas douteux que la jeune fille en question (Eugénie B..., de Granges) ne présente les symptômes ou plutôt les stigmates de la névrose connue sous le nom d'hystérie. Bien que beaucoup plus fréquente chez les adultes, des manifestations de la névrose se rencontrent assez fréquemment chez les jeunes filles et un assez grand nombre de cas d'hystérie précoce ont été publiés.

« Dans ces conditions, pour tous ceux qui sont familiers avec l'étude de l'hystérie, pour tous ceux qui ont eu l'occasion d'approfondir l'état mental des hystériques, l'événement de Granges se réduit à fort peu de chose. On sait, en effet, que les jeunes aussi bien que les grandes hystériques sont douées d'une imagination des plus fertiles : qu'elles possèdent un talent naturel d'imitation qu'on ne saurait exprimer ; qu'elles pratiquent volontiers le mensonge et jouent d'instinct la comédie.

« Elles éprouvent surtout le besoin de se rendre intéressantes et il n'est pas de supercherie qu'elles n'imaginent pour appeler l'attention sur elles. On peut leur appliquer dans toute sa rigueur le fameux adage : *Omnis homo mendax*. Elles mentent et simulent sans raison, pour le plaisir, pour l'art.

(1) Voy. *Revue scientifique* du 13 novembre 1886, page 631.

« Ne les a-t-on pas vues, en maintes occasions, présenter les symptômes
« les plus merveilleux et les plus faits pour déconcerter la raison ?

« Si les accidents paraissent exciter la curiosité, ils s'accroissent et l'on
« assiste aux phénomènes les plus invraisemblables.

« En un mot, elles sont atteintes d'un état mental particulier et le livre
« de Legrand du Saulle : *Les hystériques* est rempli de faits anormaux, sur-
« prenants, incompréhensibles, accomplis par les malades.

« Faire parler d'elles, tel étant leur but principal, elles y réussissent habi-
« tuellement par des mystifications, des supercheries variées. Elles simu-
« leront des maladies étonnantes, des grossesses, des tentatives de viol
« exercées par des inconnus. Elles se mutileront, absorberont les matières
« les plus répugnantes, etc... Elles mystifient tout leur entourage, mais le
« médecin est surtout celui dont elles aiment le mieux à surprendre la
« bonne foi. Malheureusement pour elles, c'est toujours par là qu'elles se
« perdent. Charcot, Dumontpallier et leurs élèves ont bien mis en lumière
« le caractère de ces malades. Grâce à leurs travaux, les médecins ont tous
« les moyens de déjouer les simulations et les hystériques en sont habi-
« tuellement pour leurs frais d'imagination. Le jour où on voudra surprendre
« la petite hystérique de Granges en flagrant délit de mystification, con-
« sciente ou inconsciente, cela ne sera pas difficile. En un instant s'écroulera
« l'échafaudage d'interprétations fantastiques accumulées par tous les
« esprits de bonne foi, qui ne savent pas encore qu'il existe une maladie
« dont le principal symptôme est une tendance irrésistible au mensonge ou
« à la duplicité. »

IV

Il est difficile, on en conviendra, de mieux se placer en dehors de la question que ne le fait le rédacteur de la *Revue de l'Hypnotisme*. On parle de bruits, se produisant, à une faible distance, il est vrai, d'une fillette malade, mais dans des conditions telles qu'un témoin impartial déclare que toute supercherie était impossible ; l'écrivain de la *Revue de l'Hypnotisme*, dans le but d'éclairer ses lecteurs, qui lui ont demandé son avis, répond que la fillette en question présente les stigmates de la névrose et que les hystériques pratiquent volontiers le mensonge et jouent d'instinct la comédie ; qu'elles simulent des grossesses et des tentatives de viol.

On affirme que les plus minutieuses précautions ont été prises pour bien s'assurer qu'il n'y avait aucun truc ; le critique de la *Revue de l'Hypnotisme*, sans dire un seul mot des coups frappés, sans y faire allusion, si peu que ce soit, cite un adage latin tiré des psaumes : *Tout homme est menteur*, dit-il — faisant allusion à la fillette de Granges — *Omnis homo mendax* !

On parle de coups de poing, lancés brusquement sur un panneau de meuble et qui ne sont certainement pas produits par le corps ou les membres de l'enfant qui ne bouge nullement ; l'observateur de la *Revue de l'Hypnotisme* — qui n'a pas vu le phénomène et qui tourne toujours dans le même cercle — répond « qu'il existe une maladie dont le principal symptôme est une tendance au mensonge et à la duplicité. »

Voilà les lecteurs de cette *Revue* bien renseignés. Ils savent maintenant à quoi s'en tenir. Mais s'il leur arrive de lire certains autres écrits — la *Revue scientifique* que j'ai citée plus haut, par exemple, — et dans laquelle, ainsi que je l'ai fait remarquer, les coups frappés hors de la portée d'un médium par une force semblant venir de lui sont reconnus vrais ; s'ils prennent en outre l'opinion de William Crookes ou de Zöllner, qui sont d'avis que le phénomène existe, ces braves lecteurs seront bien perplexes. D'un côté, on leur dit qu'il y a un *truc*, d'un autre, on leur déclare qu'il n'y en a pas ; et ces deux opinions contradictoires sont émises par des savants. A quelle théorie se fier ? Quel parti prendre ?...

En attendant que l'on se décide pour une opinion ou pour l'autre, le phénomène, qui se soucie peu de la science officielle, continue à donner sur différents points du globe, des manifestations indéniables de son existence, et les recherches les plus minutieuses, faites pour découvrir la cause, restent sans résultat. La clef du mystère est pourtant bien facile à trouver, car ces faits sont spirites, nous en avons donné la preuve bien des fois. Que messieurs les savants abandonnent leur parti pris matérialiste et ils reconnaîtront bien vite la justesse de nos prétentions.

Qu'ils nous permettent toutefois de nous réjouir de leurs préoccupations mal déguisées. En vérité, on n'aurait jamais cru qu'il leur faudrait aussi longtemps pour débrouiller le *fouillis* du prétendu *surnaturel* et pour répandre des torrents de lumière sur les obscurs blasphémateurs qui outragent la foi matérialiste en affirmant l'indépendance de la pensée et l'immortalité de l'esprit.

ALEXANDRE VINCENT.

LE SECRET DU MONASTÈRE

(Extrait du journal le *Rébus*, de Saint-Petersbourg.)

En 1794, un somptueux banquet avait lieu chez le bourgmestre de Meilinn. Bougies, lustres et riches candélabres éclairaient la salle ; des hautes fenêtres du premier étage se répandait une vive clarté dans la rue où se pressait la foule curieuse.

On fêtait les fiançailles de l'unique héritière du riche bourgmestre, avec le fils du baron de Kléberg, lieutenant de l'armée du Landgrave Charles, remar-

quablement beau dans son uniforme éblouissant de broderies d'or, avec son teint bronzé et sa barbe noire ; son regard brillant et plein d'éclat se portait avec amour sur sa jolie fiancée.

Rhénann de Meilinn, beauté rare, à la taille élancée, au maintien élégant, avait des yeux et des sourcils noirs qui formaient un étonnant contraste avec les masses onduleuses de sa luxuriante et blonde chevelure.

Autour des fiancés, bruits et discours frivoles, fardeau pesant pour les cœurs épris. La jeune fille porta son regard sur le lieutenant qui se rendit dans une petite pièce isolée, séparée des autres chambres par de pesantes draperies.

— Je suis heureux de passer quelques instants, seul avec toi, ma Rhénann !... Qu'elles sont ennuyeuses ces interminables visites, car je voudrais t'emmener de suite dans la maison de mon père, où tout est prêt pour te recevoir.

— Conrad, dans un mois je serai à toi, pour toujours.

— Nous n'atteindrons jamais le 4 juillet, répondait le fiancé ; le soir dans ma chambre solitaire, un doute affreux me saisit parfois : je ne puis me persuader qu'un aussi grand bonheur me soit promis ; je tremble qu'un accident fatal fasse évanouir mon rêve.

— Beau superstitieux, d'où te viennent ces sombres pensées ?... Veux-tu m'expliquer de quelle manière, chaque matin, sur la fenêtre de ma chambre, m'arrive un bouquet de roses, placé entre mes pots de fleurs ? Par quelle voie me parvient-il donc ?

— Je ne puis le dire ; si tu me prends en flagrant délit, exige de moi tout ce que tu voudras ; cherche, Rhénann chérie, tu ne sauras rien avant d'être ma femme bien-aimée.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Rhénann, je dois m'occuper de nos invités ; nous ne pouvons plus longtemps rester absents.

Les conviés, après les félicitations d'usage, se retirèrent ; les fiancés eurent un moment pour causer et se souhaiter une paisible nuit.

Leurs maisons étaient mitoyennes ; les toits des deux bâtiments étaient contigus, et une large et même gouttière était placée entre les fenêtres des chambres des fiancés ; cette gouttière formait un puits énorme.

Les deux familles avaient toujours eu des relations cordiales ; à l'exemple des parents, les enfants s'étaient liés d'une étroite amitié ; parvenu à l'âge mûr, Conrad garda pour Rhénann les sentiments de la plus sincère amitié qui fit place à une affection plus sérieuse. Le jour anniversaire de la naissance de Rhénann, le 4 juillet, son mariage devait être célébré au milieu de la joie des deux familles.

Le soir du 3 juillet, la veille du mariage, Conrad était dans sa chambre,

sombre et triste ; il tenait une forte somme en or monnayé, plus une masse de papier qu'il feuilletait avec agitation. Ses sourcils contractés révélaient son inquiétude. Derrière lui, la draperie s'écarta sans bruit, et parut un visage pâle et menaçant, qui fixait le jeune homme avec une attention profonde.

Le lieutenant rangea l'or dans un des tiroirs du secrétaire et dit en le fermant rapidement : Tout est évident pour moi, rien ne pourra changer ma détermination ; point de pitié, le criminel subira le châtiment qu'il mérite. A présent, ajouta-t-il, un bouquet pour ma belle fiancée ; et l'expression attristée s'effaça de ses traits.

Le soleil versait à flots ses chauds rayons dans la chambre élégante de Rhénann dont le regard se dirigea sur le balcon, où, chaque matin, se trouvait un bouquet ravissant. Ce jour-là, rien, et elle chercha l'objet souhaité ; puis elle s'occupa des préparatifs de sa toilette, bien involontairement attristée. Encore quelques instants, elle serait unie à lui pour toujours... Comme son cœur battait à cette pensée.

La vieille Christine dirigeait la maison du lieutenant ; le maître avait l'habitude de sortir de sa chambre à huit heures ; il était neuf heures et demie. Comment pouvait-il dormir si tard le jour de son mariage?... Dix heures, la cérémonie approchait, pensait-elle, je ne puis attendre, réveillons-le.

Le domestique revint très étonné, prétendant que le lit était vide et n'avait pas été défait ; le lieutenant était invisible ; les autres domestiques affirmèrent que le maître avait disparu sans avertir personne.

La gouvernante se dit : Le lieutenant, ne pouvant dormir, est allé se promener ; il est peut être auprès de sa fiancée ; Frédéric, cours chez le bourgmestre.

Chez le bourgmestre, Frédéric s'adressa à tous les domestiques, mais aucun d'eux ne put lui expliquer l'absence du lieutenant, et plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

Dans sa parure nuptiale, la fiancée attend son futur époux ; onze heures et l'attente est vaine... Chaque minute écoulée redouble son effroi, et son père souffre avec elle de cette pénible angoisse.

Mortellement blessée, près du bourgmestre, et dans l'appréhension d'une effroyable nouvelle, elle repousse toutes consolations ; sans larmes, pâle et assise près de la fenêtre, elle regarde sans voir, dans une navrante prostration...

Conrad ne reparut ni ce jour, ni les suivants ; grâce aux recherches intelligentes et énergiques dirigées par le bourgmestre, on dressa un inventaire des biens du lieutenant ; de son secrétaire avait été retiré tout l'argent

comptant, son passeport et son brevet; s'il les avait enlevés lui-même, il se cachait volontairement.

Frédéric prétendit que les jours précédents, son maître se rendait souvent à la demeure de l'éclusier, et revenait de là, maussade et mécontent, semblant se quereller avec quelque femme qui l'aurait injurié; et, ajoutait-il, la pensée m'était venue de le prévenir contre la jolie Rose, fille hardie et bavarde, qui attire tous les jeunes gens riches de la ville.

Le bourgmestre se rendit à la maison de l'éclusier. Sur le seuil, se tenait un vieillard qui ôta respectueusement son chapeau; ses cheveux avaient la blancheur de la neige.

— Rentrez, lui dit le bourgmestre d'une voix impérieuse, j'ai à vous parler.

Où est Rose, votre fille?

— Ma honte est donc connue de toute la ville? Peut-être est-elle fugitive, ou en prison, dit le vieillard se soutenant à peine.

Depuis longtemps, je m'apercevais que la jeunesse de la ville venait cour-tiser Rose et remplir sa tête de contes bleus; je lui défendis de bavarder ainsi, et, ces jours derniers, un étranger est entré chez moi, et Rose se retira dans sa chambre; le troisième jour, comme elle tardait à descendre, je l'appelai d'une voix forte et tout fut inutile; sa chambre était silencieuse. J'enfonçai la porte, la chambre était en ordre, mais Rose avait disparu n'emportant qu'un peu de linge et un passeport... et, désespéré, j'attends.

— Vous ne souffrez pas seul, reprit le bourgmestre d'un ton plus doux; je suis frappé plus cruellement que vous.

Oh! Rhénann!... infortunée et malheureuse enfant!

Conrad, ces jours passés, sortait souvent de sa maison et il s'est enfui avec votre fille, vous êtes assez puni; mais ces malheurs ne fussent pas arrivés si vous eussiez redressé les mauvais instincts de votre enfant.

Depuis ce jour, le foyer du bourgmestre lui sembla sans attraits; la fille désolée se traînait comme une ombre, les jours sombres et douloureux se succédaient pour lui.

Rhénann ne voulut jamais croire qu'après des serments de tendresse éternelle, son fiancé eût agi comme un lâche imposteur, mais la maison resta déserte et morne.

Le bourgmestre mourut; et, Rhénann de Meilinn, son unique héritière, vécut solitaire dans sa grande maison; elle renvoya ses serviteurs, excepté une vieille domestique et un ancien jardinier.

Vinrent des temps difficiles; le génie de la guerre planait sur l'Europe et le peuple ne sauva sa liberté qu'au prix d'incroyables efforts.

Les habitants de Nordeinghem oublièrent le lieutenant de Kléberg et sa

mystérieuse disparition, excepté Rhénann de Meilinn qui pensait à lui constamment, lui conservant son amour ardent et inaltérable.

Les chemins de fer, les fils télégraphiques s'étendaient partout, et la petite ville de Nordeingham se transforma; grâce à la facilité des communications et au développement des relations commerciales, elle s'enrichit, s'embellit d'une quantité de nouveaux édifices. Les anciennes rues disparurent et, à leur place, s'élevèrent de nouvelles constructions bordées de jolis trottoirs. Rue du Monastère, deux grandes et vieilles maisons séculaires restaient, celles de Mlle de Meilinn et de la famille de Kléberg. Dans la première, Rhénann, depuis seize ans dans la solitude. Que lui importait le monde! Elle secourait les malheureux et fut vénérée comme une sainte.

Après d'inutiles recherches, Conrad Kléberg fut rayé de la liste des vivants; la ville vendit sa maison à un hollandais qui avait fait une immense fortune aux Indes orientales.

Le nouveau propriétaire nommé Van Den Brok, n'inspirait pas la sympathie. Maigre et jaune, son visage maladif était éclairé par des yeux noirs, dont le regard vif et pénétrant inspirait la terreur.

Il ne portait ombrage à personne, faisait d'abondantes aumônes, mais ses voisins ne voulurent pas entrer en relation avec lui.

Ce vieillard sans famille, atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans; il vivait avec un serviteur infirme et caduc comme lui; lorsque la tempête mugissait, que les briques arrachées par le vent tombaient lourdement sur le pavé, le domestique donnait signe de vie, montait rapidement sur le faite de la maison, liait une planche à un certain endroit et y attachait le volet de l'une des fenêtres du grenier; il semblait n'avoir que vingt ans.

En décembre 1854, il y eut d'effroyables bourrasques; le vent du nord soufflait avec force, amoncelant dans la rue ruines et dégâts. L'habitation la plus maltraitée fut celle de Van Den Brok. Le toit s'abattit, entraînant dans sa chute le volet mal ajusté. Alors on découvrit, entre les deux maisons, un grand espace vide, d'un pied sur deux, dont personne n'avait jamais soupçonné l'existence.

Evidemment, les religieux qui avaient autrefois bâti cette maison, avaient caché cet angle, avec l'intention d'avoir, en temps de guerre, un espace où l'on pût conserver les objets précieux. Une grosse pierre tomba sur la tête du vieil hollandais qui se traînait péniblement dans une chambre du premier étage. Sans connaissance, poussant de longs gémissements, il fut porté à l'hôpital par son domestique, car la maison n'offrait plus un refuge assuré contre la tempête et la pluie.

Sans délai, les architectes ordonnèrent d'étayer les murs prêts à s'écrouler, et vers midi, au moment où chacun se reposait, des ouvriers s'avancèrent

curieusement, pour regarder dans l'espace vide dont nous avons parlé; aidé d'un compagnon, l'un d'eux descendit dans la mystérieuse cachette.

Tout à coup un grand cri s'éleva du souterrain, et répandit une profonde épouvante dans les âmes; leur camarade s'éleva à nouveau, à l'aide de la corde, pâle et effrayé il leur dit : Descendu sur un terrain bourbeux, et m'étant accoutumé aux ténèbres, j'avançai sur un corps solide et froid comme du métal. Je me baissai et touchai un sabre.

O terreur, en même temps je touchai un crâne ! l'effroi raidissait mes membres. Je laissai tomber le sabre et donnai le signal pour remonter.

Chaque détail de cette découverte se répandit dans la ville, et la police ordonna d'abattre la muraille; le bourgmestre et les commissaires descendirent avec des torches dans l'obscur et étroit passage.

Devant eux était couché le squelette d'un homme encore revêtu de quelques lambeaux d'un uniforme militaire; sa main droite retenait les branches épineuses d'un bouquet de roses flétries !

Le commissaire chargea deux hommes d'emporter avec précaution les restes du cadavre et de les remonter au grand jour.

Les docteurs affirmèrent que la mort datait de quinze ans, et avait été causée, soit par un simple accident, soit par un crime prémédité; à qui était ce sabre presque entièrement rouillé dans son fourreau, les hautes bottes à éperon, le morceau de broderie d'or conservé sur les vêtements?

La rouille du sabre ayant été ôtée, on vit gravé sur la lame le nom du lieutenant Conrad de Kléberg, et la date de sa nomination : 1790. L'énigme était résolue. Le gouverneur de la ville voulut communiquer lui-même cette nouvelle à la personne qu'elle intéressait le plus, et remettre les restes du lieutenant à sa fiancée.

Celle-ci, muette, écouta le vieillard; et, lorsqu'il eut terminé son triste récit, elle dit d'une voix profondément troublée : Croyez à toute ma reconnaissance, monsieur, ce cadavre est celui de mon fiancé; depuis si longtemps je le pleure comme mort et le défends contre la calomnie; il a été victime d'une conspiration haineuse la veille de notre mariage. Je puis mourir pour le rejoindre; qu'on m'ensevelisse auprès de mon fiancé...

La blessure de Van den Brok n'était pas mortelle, son grand âge seul le mit en danger. Le soir, pris d'une fièvre violente, il se jeta en bas de sa couche; les visions les plus terribles hantaient son cerveau... Le lendemain, plus calme, prêt à mourir, il demanda sa cassette de fer, et quelques papiers, envoya chercher le bourgmestre, et le notaire qu'il pria de lire son testament en présence du médecin.

Nordeingham, 4 juillet 1850 :

« Me repentant aux approches de la mort, j'écris mes dernières volontés.

« Mon pays natal n'est pas la Hollande où j'ai vécu seulement quelques années ; mon véritable nom est : Frédéric Born.

« Le remords accablant du crime dont j'ai chargé ma conscience m'a chassé de ma patrie, pendant treize ans, et conduit aux Indes orientales où j'ai acquis une grande fortune ; nulle part je n'ai trouvé le repos. Irrésistiblement ramené dans ma patrie, il y a trois ans que je suis à Nordeingham sous le nom de Van Den Brok. Personne ne reconnut Frédéric Born entièrement oublié. J'achetai la maison du monastère. Faisant bon usage de ma fortune, je versais des larmes abondantes, soulageais les pauvres et ne pus calmer ma conscience. L'heure pendant laquelle un mauvais génie m'a suggéré la pensée d'un crime épouvantable a fait de moi le plus misérable et le plus malheureux des esclaves.

« J'ai quatre-vingt-dix ans, ma fin est proche ; je tremble en songeant au châtiment mérité par mon horrible forfait.

« Possédant une immense fortune, elle servira à alléger les souffrances d'autrui ; j'offre à la ville de Nordeingham la somme de 200.000 thalers pour la construction d'un hôpital destiné à tous les pauvres de la ville et des environs ; ma maison du monastère et l'une de mes meilleures vignes. La ville recevra en outre 100.000 thalers, une ferme, et une grande métairie situées près des portes de la ville pour y créer un orphelinat. Il reste environ 400,000 thalers que je donne pour différents établissements de bienfaisance, et servir une pension viagère de 1.000 thalers à mon vieux domestique, Claude Bernerg.

« Telles sont mes dernières volontés. »

Ils signèrent sans rien dire, abasourdis par cette donation immense. Au bourgmestre qui voulait le remercier, le vieillard répondit : « Ne me remerciez pas ; ces bonnes œuvres rachèteront une partie du crime abominable dont le souvenir a torturé mon âme pendant tant d'années.

« Dans ce coffre, se trouve un petit livre relié en cuir dans lequel j'ai consigné l'histoire de ma vie. Donnez ce manuscrit à Rhénann de Meilinn dont j'implore le pardon. »

Une heure après il rendait le dernier soupir, et ses restes mortels et ceux du lieutenant de Kléberg furent conduits au cimetière.

Rhénann de Meilinn lut ce qui suit :

Né de parents très pauvres, honnêtes et religieux, à Nordeingham, mon père s'appelait Frédéric Born, comme moi ; sans éducation j'appris à lire, à écrire, et entrai en apprentissage ; à l'âge de vingt ans la conscription m'enrôla soldat dans le régiment du lieutenant de Kléberg ; petit, vif, gai, je gagnai le cœur de mon maître qui me prit à sa solde. Je fus un fidèle serviteur.

En juin 1794, il fut fiancé à Mlle de Meilinn, et, dès ce moment, l'esprit du mal s'emparant de moi, me conduisait peu à peu à un crime épouvantable.

Le lieutenant, confiant en moi, ne fermait jamais son secrétaire. J'enlevais une somme d'argent assez considérable.

Mes larcins s'étant multipliés, mon maître s'en aperçut et me soupçonna; la veille de son mariage, je l'épiai comme il visitait sa caisse; à quelques mots qui lui échappèrent, je compris qu'il voulait me livrer au châtiment justement mérité, et ressentis une inexprimable épouvante. Mais comment fuir, le commissaire pouvait me reprendre et ma peine eût été doublement rigoureuse.

Un génie infernal me suggéra la pensée d'un meurtre; le lieutenant, pour faire une agréable surprise à sa fiancée, lui portait chaque matin un bouquet de roses qu'il plaçait sur le balcon de la jeune fille.

Entre la maison du monastère et celle du bourgmestre il y avait une énorme gouttière, large de deux pieds. Le lieutenant montait au grenier, se glissait dans la gouttière jusqu'à la hauteur de la fenêtre et posait son bouquet à l'aide d'un long et mince bâton. Je dressai mes plans. La nuit du 3 au 4 juillet fut sombre et orageuse, tout semblait favoriser mes desseins. Je montai sous les combles de la maison, où j'aiguisai une tige de fer dont la pointe était fine et acérée; je me cachai dans le couloir sombre conduisant au grenier.

Mon attente ne fut pas longue. Bientôt des pas rapides se firent entendre sur l'escalier: c'était mon maître. Mon cœur battait si fort qu'il me semblait impossible d'accomplir mon forfait. Il fit un pas, puis un dernier... et expira... J'enlevai le cadavre et le jetai dans l'ouverture de la gouttière, le laissant glisser jusqu'au fond; puis, le silence. J'effaçai les traces de mon crime et me sentis en parfaite sécurité.

Le seul homme redoutable pour moi était enseveli dans le souterrain qui séparait les deux maisons. J'ouvris le secrétaire de mon maître, pris tout ce qu'il contenait en or et en bijoux, 1.900 ducats environ, son passeport et les papiers du lieutenant, et portai le tout au jardin dans le creux d'un arbre.

Les derniers jours, le lieutenant allait fréquemment se baigner vers l'écluse, il passait près de la maison de l'éclusier, et de sa jolie fille pour laquelle soupiraient un grand nombre de jeunes gens riches de la ville.

Rose se moquait d'eux, car depuis longtemps elle était ma maîtresse. Je me rendis chez elle et lui remettant de l'argent je lui ordonnai de fuir. Elle y consentit et ne rencontra personne en traversant la ville. Le matin du 4 juillet, jour fixé pour le mariage du lieutenant, il fut impossible de le trouver; chacun pensait que mon maître avait fui avec la jolie Rose.

Les domestiques de la maison étant congédiés, je pensai à mon départ, repris au jardin l'argent et les papiers que j'avais mis dans le creux de l'arbre, et me rendis dans la petite ville où Rose m'attendait.

Un bateau pêcheur nous transporta à Helgoland, où nous primes un navire qui se rendait à Batavia. Je m'établis à Molevnîe, faubourg de cette ville où Rose devint ma femme.

Mon négoce prospéra, j'administrais ma fortune avec ordre et sagesse; malgré ce bonheur apparent, le bien le plus précieux me manquait, la paix de la conscience; je ne pus recouvrer ma tranquillité.

Peu à peu, j'achetai d'immenses terrains; un grand nombre de journaliers vinrent travailler chez moi, et vers l'année 1805 j'étais devenu riche et puissant. Ma femme m'avait donné quatre enfants que je chérissais.

La guerre éclata. Au mois d'août 1811, je dus faire un voyage sur la côte orientale de Java et pendant mon absence les Anglais envahirent Batavia, où, soutenus par des bandes d'ouvriers révoltés, ils livrèrent tout à l'incendie, au meurtre, au pillage. Je retrouvai ma maison réduite en cendres, personne ne put m'instruire du sort réservé à ceux qui l'habitaient!...

Avec le secours d'un serviteur fidèle, échappé au carnage, et de quelques manœuvres qui me paraissaient forts et courageux, je parvins, au milieu des ruines encore fumantes, à découvrir l'un des sous-sols où je trouvai un groupe à demi-consumé, composé de ma femme et de mes quatre chers petits enfants!... Tous avaient péri dans cette horrible catastrophe.

Une main puissante s'appesantissait sur moi! le châtiment de mon crime était épouvantable et une terrible maladie m'accabla.

L'existence m'étant devenue impossible à Molevnîe, je convertis mes biens en argent et me rendis aux Indes orientales; j'emportai ma douleur, mes souvenirs terribles, et ne recouvrai un peu de calme que dans une infatigable activité.

Mes richesses s'augmentèrent sans cesse et pour me narguer, le sort me comblait de biens devenus inutiles! soumis à une continuelle et insurmontable obsession, celle de retourner dans ma ville natale, j'étais tourmenté nuit et jour; il faut que tout s'expie, me disais-je, le mort rappelle le vivant qui doit se racheter!!! Et fatalement, logiquement, l'esprit de Conrad de Kléberg me ramena à Nordeingham.

La maison des Kléberg, nommée du *Monastère*, était à vendre, je l'achetai, obéissant à l'être invisible qui me ramenait sur le lieu même où j'avais accompli mon crime; possédant cette maison fatale j'éloignai toutes les occasions qui eussent pu faire découvrir les traces du meurtre. Aussi, aucun maçon, aucun charpentier ne reçut l'autorisation d'entrer chez moi. Poursuivi nuit et jour par mes remords, je montais et descendais lente-

ment l'escalier que mon maître avait gravi quelques instants avant son trépas !.. j'arrosais les marches de mes pleurs, me trainant à genoux, le front dans la poussière ; les sanglots brisaient ma poitrine et mon désespoir était impossible à décrire !...

Que de fois je me suis mis en route pour aller vers le juge confesser mon crime ! je m'éloignais épouvanté de l'ignominie du châtimant. Je suis arrivé, dans cette situation inconnue, à l'âge que peu d'hommes atteignent, et chaque heure qui s'écoule est terrible et me rapproche de celui dont le jugement est formidable !...

Puisse cette confession attirer sur moi sa miséricorde ; je supplie Rhénann de Meilinn de me pardonner si elle le peut après la lecture de ce triste récit ! Si j'ai brisé le bonheur de toute sa vie, Conrad ce mort bien vivant m'a terrifié, et je crois que son âme, et celle d'autres âmes justes, m'ont infligé la perte de tous les miens ! Que la clémence du Souverain juge s'étende sur moi !...

Rhénann laissa retomber le cahier ; des larmes coulaient lentement sur ses joues pâles et creuses.

« Il y a trop longtemps que ces faits sont accomplis pour maudire ce malheureux, dit-elle ; que les Esprits te pardonnent, Frédéric Born... »

Elle mourut au commencement du printemps, et son dernier souhait fut d'être enterrée près de son fiancé. Sur leur tombe point d'autre monument funèbre qu'un splendide rosier. Telle fut sa volonté.

Le souvenir de Rhénann ne s'éteignit pas ; elle légua sa grande maison et ses biens à l'orphelinat créé par Frédéric Born ; sa mémoire est gravée dans tous les cœurs.

A l'endroit où s'élevait la somptueuse demeure du bourgmestre, on voit maintenant un nouvel et spacieux édifice entouré de ravissants jardins où s'amuse des enfants joyeux et brillants de santé.

Le 4 juillet de chaque année, six enfants sont choisis parmi les plus sages et les plus studieux : trois garçons et trois jeunes filles.

Après une fervente prière, ils vont placer un magnifique bouquet de roses sur la tombe de l'infortunée Rhénann de Meilinn et de son fiancé, Conrad de Kléberg.

Note de la traduction : Cette histoire véritable, vécue, prouve qu'un méfait quel qu'il soit, laisse sa trace profonde dans l'esprit de celui qui l'a commis ; l'homme est responsable de ses actes bons ou mauvais, et les âmes des morts que l'on a lésées dans leurs existences retrouvent celui qui ne peut oublier, avivent ses remords, retournent cent fois le fer dans sa plaie.

L'homme est créé pour aimer LA JUSTICE et en faire l'application cons-

tante; s'il l'oublie, comme il est *solidaire* avec toutes les autres âmes, celles qui sont désincarnées ont la mission de le rappeler à l'ordre, ce dont elles s'acquittent avec une logique, une raison implacables.

UN INSPIRÉ

Les limons salins, qui se trouvent dans les environs de la ville d'Odessa, attirent bien du monde pendant la saison d'été. Des confins de la Russie arrivent des malades, infirmes, impotents, rhumatisants, dans l'espoir d'y recouvrer la santé; le plus grand nombre d'entre eux sont des Juifs; aucune race n'est aussi vivace, mais en même temps aussi chétive; elle aime à se soigner, à avoir affaire aux médecins et aux médecines.

Par une chaude journée d'été, je m'acheminai vers la gare; le soleil était ardent et l'air imprégné d'une lourde buée qui provenait des limons; pas un nuage au ciel.

Les lacs salés, aux reflets rouges et bleus, entourés de rivages sablonneux, s'étendaient avec une monotonie désespérante; je me sentais fatigué et pressais le pas pour me mettre à l'ombre, à l'abri des ardeurs du beau soleil.

Au bord de l'eau j'aperçus une masse, pas plus grosse que la tête d'un ruminant, et n'y fis d'abord pas grande attention, la prenant pour un sac de vieux chiffons, ou quelque chose de semblable; jugez de ma surprise lorsque je vis cette masse bouger, se mouvoir et que ce fut un enfant possesseur des plus magnifiques yeux noirs que j'eus jamais vus.

Cet être m'intéressait, et je m'approchai immédiatement de lui. J'avais, devant mes yeux, une physionomie charmante enveloppée de malpropres guenilles; l'enfant était assis sur le sable, regardant de tous côtés, attendant évidemment que l'on s'approchât de lui.

« A qui appartiens-tu ? lui demandai-je ? — N'obtenant pas de réponse, je renouvelai la question, en Juif, et fus plus heureux, car il me répondit — « A ma mère. » — « Comment t'appelles-tu ? » — « Jankalé ». — « Que fais-tu là Jankalé ? » — « J'attends maman qui lave du linge, là-bas, au bord de l'eau. »

Jankalé, de sa petite main m'indiquait l'endroit où se trouvait sa mère; j'aperçus une femme qui, le dos tourné, était occupée à ramasser du linge étendu autour d'elle; « Es-tu malade Jankalé ? » « Oui, répondit l'enfant, » en m'indiquant ses petits pieds entortillés de chiffons. « Voilà déjà plus de trois ans qu'il ne peut marcher, me dit la mère qui s'était rapprochée de nous; nous sommes bien pauvres et nous demeurons loin d'ici, à Bagopol. Pendant trois été, nous sommes venus ici pour le petit et cependant, il n'en profite guère ! Nous le baignons, le frictionnons avec de la boue, et il

ne va pas mieux », dit la pauvre femme en jetant sur lui un regard désespéré. Je vis les larmes lui monter aux yeux.

« Ne pleurez pas, maman, le Bon Dieu en sera fâché », dit l'enfant simplement, mais avec autorité. « L'ange qui m'a apparu cette nuit, m'a dit que j'allais guérir, que cela était écrit dans le Livre Divin. » Il parlait ainsi, d'un air convaincu, avec fermeté, et son visage était sérieux comme on ne l'est point à son âge.

« Vois-tu souvent les anges, en rêve, lui demandai-je ? » « Ce n'est pas en rêve que je les vois, mais quand je suis éveillé. Je vois toujours le même. Il porte de longs vêtements blancs, dans sa chevelure brille une couronne d'or, la figure est plus blanche que la neige, ses yeux sont fermés. Un jour je lui demandai de me regarder ; mais il me répondit que je ne verrai ses yeux qu'au moment de ma mort. Cela m'a rendu bien triste, car j'ai perdu l'espoir de voir ses yeux avant ma mort. Et je voudrais les voir, bien vite. »

« Que le Bon Dieu te protège, s'écria la mère effrayée; tu vivras longtemps pour être notre joie, à tous. Ton ange gardien te le dira lui-même. » La femme croyait sincèrement aux hallucinations du petit ! — « C'est un petit saint ! poursuivit-elle; son grand-père était un grand Sadi ; il faisait des miracles; dans le pays tout le monde s'en rappelle, et le petit aura hérité de ce don céleste que possédait son grand-père ; si seulement le Bon Dieu voulait lui rendre la santé », dit la femme en pressant tendrement l'enfant sur son sein.

L'enfant eut un sourire céleste.

« Prends congé de monsieur ; dis lui : que le Bon Dieu vous ait sous sa sainte garde ». L'enfant répéta les paroles de sa mère et me regarda d'un regard profond et triste. Je lui donnai une pièce d'argent qu'il donna à sa mère, en disant : « Achète bien vite du pain à mon pauvre père qui doit avoir bien faim ; hier il s'est couché sans avoir mangé ! Il est dur de travailler, l'estomac vide, par une chaleur pareille ! Quand je serai grand, je travaillerai pour vous tous, et vous vous reposerez à votre tour. Vous serez vieux et chétifs, moi je serai vaillant et fort, j'ai lu cela dans le Livre de la destinée. »

« Sais-tu lire Jankalé ? » « Non, Pour lire dans ce livre, on n'a pas besoin de savoir lire, on n'a qu'à le regarder pour deviner ce qui y est écrit ! » — « Comment est-il ! » « Bleu, comme le ciel; les pages sont bleues, et les lettres en or, brillent comme des étoiles ! » — Qui t'a montré ce Livre ? « L'ange qui m'apparaît.... tenez, le voici », et il montre le ciel. Il se soulevait de la main, pour s'aider du doigt, à suivre les caractères tracés dans le livre divin; mais subitement son visage s'assombrit et il dit : « Disparu !... L'ange ne veut pas me le faire voir devant les autres. mais il m'ordonne de raconter ce que

j'y vois. J'y vois ce que deviendront les hommes, et je le leur dis. » — Et l'on te croit ? « Dans ce pays, non ; mais, à la maison, tout le monde croit ce que je prédis ; ainsi font l'oncle Leiser, la tante Sourra. Mon père seul ne me croit pas, et cela ne peut m'inquiéter car, dans le Livre divin, il n'y a rien de mauvais pour lui. Pour l'oncle Leiser, et la tante Sourra ? ils seront heureux — et tout le monde sera heureux, bien portant, et rassasié ! Les vieillards prieront pour nous, dans la synagogue, et nous travaillerons pour eux. Quand je serai grand j'achèterai beaucoup, beaucoup de pain, des œufs et des poissons, et je les distribuerai à ceux qui auront faim ; hélas, c'est bien dur d'avoir faim, et cela fait cruellement souffrir ! »

Pauvre petit, tu as donc éprouvé la faim ? « Oh non, pas moi ; autour de moi, tout le monde a faim, et cela me fait bien mal à voir. Je ne puis manger quand je vois de pauvres gens affamés autour de moi, les morceaux s'arrêtent dans ma gorge, et je suis obligé de donner ma nourriture aux pauvres, car je ne pourrais la manger.

« Aussi, mon père me gronde-t-il souvent pour cela, car les médecins m'ordonnent de bien me nourrir, de manger de la viande, de boire de bon vin ; tout cela est très cher et des pauvres gens tels que nous ne peuvent se payer des choses aussi coûteuses. Non, tous ces médecins n'y entendent rien. Le Bon Dieu me guérira, sans leur aide.

« Ils me tourmentent, charcutent mes plaies, me font baigner avec de l'eau salée, dans laquelle je suffoque ! ils me frictionnent avec de la boue acre, et tout cela me fait tellement mal que je ne puis plus le supporter.

« L'ange m'a dit que le Bon Dieu me guérirait. Il m'apparaîtra, insufflera sur mes blessures, et je serai guéri ; mes plaies se cicatriseront et je pourrai marcher comme auparavant ! Adieu ! monsieur. »

Je lui tendis la main ; Jankalé la prit, me regarda tristement, et je n'oublierai jamais le regard si profond de ce jeune et enfantin visage.

Il y avait du rêveur, et du fanatique dans ces grands yeux noirs, illuminés par la foi profonde qui était en lui.

Il y avait certainement de l'hallucination, dans ce petit cerveau à l'imagination vagabonde. Mais néanmoins, tant de vérités, de choses justes, sortaient comme une prophétie de cette bouche enfantine que j'en fus profondément troublé.

Bien des années se sont écoulées, depuis !

Un jour d'automne, je me trouvais bloqué par la neige dans une station de chemin de fer, attendant le train qui devait m'emporter plus loin. Pour me distraire, j'allai errer dans les rues étroites et boueuses de la petite ville située à proximité de la gare ; tout à coup j'entends un : « *Bonjour monsieur* », qui me fit me retourner ; j'aperçus une vieille Juive, couverte de

haillons. Et comme je la regardais, surpris ?... « Vous ne me reconnaissez donc pas ? rappelez-vous de notre rencontre aux limons ? Vous ne vous souvenez donc plus de mon fils Jankalé ? » Subitement la mémoire me revint.

Vous demeurez donc dans cette ville ? lui demandai-je. « Oui, c'est Bagopol. — « Que devient Jankalé ? » « Oh, monsieur, il est bien malade, il est incurable ! » Le baignez-vous toujours dans les eaux du limon ? « Oh non, monsieur, cela lui est défendu ; le pauvre enfant est poitrinaire, il crache le sang et s'évanouit à chaque instant ! La nuit, il a le délire, il gémit et se démène. Mais il nous fait grand honneur, car il est prophète. Il lit dans le Livre divin, prédit la destinée à tous ceux qui le lui demandent... Aussi, lui offre-t-on de l'argent. Il serait bien riche, s'il voulait en prendre !... mais il ne veut rien, et n'a besoin de rien, ... C'est un illuminé... L'ange du Bon Dieu lui apparaît chaque nuit, et le fait lire dans le Livre de la destinée. »

Peut-on le voir ? lui demandai-je, car j'étais impressionné de cette rencontre. « Certainement, monsieur, donnez-vous donc la peine d'entrer. Voici notre demeure ». Elle me fit entrer dans une petite maisonnette, de misérable apparence, humide et froide, seulement éclairée par un bout de chandelle ; l'ameublement était pitoyable, une vieille table boiteuse, un lit, une petite armoire, et quelques chaises éclopées ! Une vingtaine de Juifs, aux longs cheveux sortant de dessous leurs calottes de velours, aux longues houpelandes, remplissaient la chambre. Dans un angle, s'appuyant sur des béquilles, se tenait un jeune homme élancé, maigre, à la figure ovale, au teint mat, éclairé de magnifiques yeux noirs ; de longues boucles brunes flottaient sur ses épaules et lui faisaient comme une auréole. Le nez droit, paraissait de cire ; le front large était découvert et son regard inspiré semblait planer bien haut, bien loin, au-delà de l'atmosphère lourde de la misérable cabane où était réuni son auditoire émerveillé, qui recueillait avec ferveur chacune de ses paroles. « Et alors, s'entr'ouvrira la Porte Céleste... dit Jankalé... Et tout le monde entrera : le riche et le pauvre, le fortuné et le misérable. Celui pour lequel la vie aura été douce, et celui qui aura versé des larmes amères ! les estropiés, les aveugles, les bons et les méchants. Et quand tout le monde sera réuni, l'ange du Bon Dieu leur dira : « Vous êtes tous frères, étant issus du même père et de la même mère ; Dieu vous aime tous et désire vous voir tous également bons, vêtus, nourris et heureux. Que désormais l'envie, la méchanceté vous soient inconnues, qu'il n'y ait plus d'opresseurs ni d'opprimés..... et alors, il vous enlèvera tous vos défauts, tous vos vices, vous laissant la vertu. Et alors s'accomplira ce miracle :....

« Les vices sortiront des âmes humaines et celles-ci, purifiées, ne seront

accessibles qu'aux vertus. Alors l'ange rassemblant tous les vices et les mettant dans un grand sac, les précipitera dans l'abîme. Ils y resteront ensevelis, à jamais, ces vices de l'humanité. — Et les hommes REVIVRONT sur la terre, éclairés et purifiés; ils Y REVIENDRONT A NOUVEAU, et tous seront heureux, car, parmi eux, il n'y aura que des gens vertueux; la terre sera un paradis si les hommes le veulent.... Vous le voudrez? »

La voix de Jankalé, faible mais vibrante, était pénétrée d'une foi ardente.

Son pâle visage, se couvrant d'un léger incarnat, il ferma les yeux, se recueillit un instant, puis continua : « Et Dieu, entouré des anges, contempera, heureux et triomphant, la terre où il n'y aura plus de pauvres, d'affamés, de malades, d'opresseurs ni d'opprimés, de flatteurs, d'assassins, ni de parjures. Et son divin visage s'illuminera d'une joie céleste! et il dira : « Voici mes enfants tels que je les ai conçus; ils sont tels qu'ils seront à jamais, d'après mon commandement. » Ainsi parlera Dieu, et sa voix céleste sera entendue des Anges et des humains,... et les hommes entreverront la grandeur de la miséricorde divine,... et les miracles accomplis par Dieu, pour le bienfait de l'humanité. »

Subitement, la voix de Jankalé se brisa, sa poitrine fut secouée par une horrible toux. Je me précipitai vers lui, et le vis essuyer, vivement, ses lèvres colorées de quelques gouttes de sang! Le brave jeune homme craignait sans doute d'effrayer les siens par les symptômes effrayants de la fatale issue de la maladie qui le minait, et ce fut en vain, car bientôt, à ce premier accès, en succéda un second, puis un troisième!

La toux déchirait la poitrine de ce malheureux, et de ses poumons attaqués, coulait un sang épais! La figure contractée devint violette. Les yeux sortaient de leurs orbites. Le front, les mains étaient couverts d'une sueur froide, et vivement, je le couchai sur son lit, ordonnant qu'il me fût apporté de la glace et des médicaments, selon une formule; je le fis boire. Il ne résista pas, et murmura seulement : « A quoi bon! cela m'arrive quelquefois, mais en été, cela se passera. A quoi bon toutes ces médecines! du reste, qu'il soit fait selon votre désir. »

Après lui avoir appliqué de la glace, je parvins à arrêter les crachements de sang; je lui fis prendre une poudre d'ergotine et lui défendis expressément de parler.

Jankalé esquaissa un faible sourire, me tendit la main, et peu à peu, la respiration devint plus régulière; il tomba dans un état de prostration, et s'endormit d'un sommeil fiévreux et agité.

Je ne voulus pas partir sans revoir une dernière fois le pauvre Jankalé, je le trouvai endormi; si l'on n'eût entendu sa faible respiration, on l'eût pris pour un cadavre, tellement il était roide, pâle, et ses lèvres bleues et

roides. A son chevet, muette de douleur, se tenait sa mère ; de grosses larmes coulaient de ses yeux rouges et tombaient dans la chevelure éparse du jeune homme.

Tout était morne et triste, dans cette chambre mortuaire. Une fine pluie glacée, de fin novembre, venait frapper les vitres enfumées. Les murailles étaient couvertes de moisissure. Seul le bruit sec d'une souris qui grignotait dans un coin, interrompait le silence solennel de la chambre où se mourait le jeune illuminé de Bagopol.

Je jetai un dernier regard sur Jankalé, il me sembla qu'il avait cessé de vivre ; je lui tâtai le pouls, il battait encore.. la respiration venait de s'arrêter, mais le malade poussa un profond soupir, et lentement, elle reprit son cours.

Je partis....

Je n'ai jamais revu, ni entendu parler de Jankalé ; continue-t-il à prêcher devant ses auditeurs de Bagopol ? a-t-il déjà passé le seuil de la Porte céleste qu'il décrivait avec tant de ferveur à son auditoire émerveillé ???

D^r RACHCOWITCH (traduit du russe par *Nadije Bourkser*.)

Note de la rédaction : Jankalé était un médium voyant et parlant qui semait des paroles pleines d'espérance et de vérité, en répétant à son auditoire que cette vie était une épreuve, que la faim créait l'envie, le mal, la colère, le meurtre, le vol. Soyez donc, bons et justes, leur répétait-il, car vous vivrez, et celui qui veille à tout vous trouvera tels qu'il l'a voulu, travaillant au bien de tous, dans l'esprit de fraternité et de justice.

Sans le savoir, le pauvre Jankalé enseignait la doctrine spirite aux affamés de Bagopol, et cela ne se peut autrement, la vérité étant immanente en l'homme ; fatalement, logiquement, son âme qui en est imprégnée doit la révéler par l'enseignement.

M. BOURKSER nous affirme que cette histoire est véridique, et nous croyons à la parole de cet homme vénéré.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Je vous ai expédié une longue lettre recommandée, dans laquelle je vous signale le peu de solidité que présente la doctrine transformiste ; je vous serai fort obligé, monsieur, de me dire en toute franchise ce que vous pensez de son contenu. Je vous ferai remarquer que toute personne ayant des sentiments religieux ou spiritualistes éprouve une répulsion invincible contre l'idée qu'elle pourrait ou qu'on voudrait la faire descendre du singe. Et si malheureusement le spiritisme prêtait son appui à cette doctrine panthéiste, il serait englobé dans la même réprobation.

Mais, comme dit très bien M. Stainton Moses, la race latine a une tendance bien plus prononcée pour les théories métaphysiques que pour l'étude

expérimentale. Nous tenons cette disposition d'esprit des Grecs, nos maîtres en tout genre. Ces théories transcendantes ne reposent généralement pas sur des faits mais sur l'imagination de leurs auteurs, qui trouvent ainsi le moyen de faire briller leurs talents; ce qui ne les empêche pas de faire souvent fausse route et leur édifice n'ayant pas pour base des faits exacts manque de solidité et croule facilement. Qu'est-il resté d'utile des séduisants systèmes de Rousseau, de St-Simon, de Fourier, de Lamennais, de Proudhon, etc? Ces théories creuses ou fausses, mais habilement présentées, passionnent et entraînent les esprits spéculatifs (1).

Tout porte à croire qu'il en sera de même du transformisme, du bouddhisme ou occultisme. La *Revue scientifique* dans la plupart de ses numéros mentionne les idées de divers transformistes notablement différentes entre elles, ainsi que celles de Darwin; ce qui montre le peu d'accord des partisans de cette doctrine, laquelle ouvre un vaste champ à leurs discussions hypothétiques, dont il est fort difficile de contrôler la valeur, comme on peut le faire pour le magnétisme et le spiritisme basés sur des expériences manifestes.

Le spiritisme sera probablement appelé à jouer un rôle important dans notre époque tourmentée où rien ne peut se résoudre régulièrement, où tout se montre sans force et sans vertu. Mais comme généralement le jeune remplace le vieux, comptons sur le spiritisme pour rajeunir notre société caduque, et conservons-lui bien sa spiritualité qui fait sa principale force. L'Eglise romaine redoute bien plus les atteintes ou blessures faites à ses dogmes qui sont ses viscères essentiels, que les persécutions ou violences matérielles qui n'atteignent que son épiderme. Ainsi dans le siècle dernier, les libres discussions de Voltaire et des Encyclopédistes avaient fait beaucoup plus de mal au clergé français, que les persécutions de la Révolution qui ont diminué son pouvoir temporel mais fortifié son pouvoir spirituel. Rien ne blesse plus dangereusement les religieux que de démontrer l'inanité de leurs dogmes; c'est l'annihilation de leur principe vital qui amène leur fin sans convulsion, tandis que la lutte matérielle développe leur énergie et les fortifie. C'est donc par de libres discussions et non blessantes que, le spiritisme, arrivera à vaincre le catholicisme son plus redoutable adversaire. La littérature a sous ce rapport une immense influence, car, lorsqu'elle patronne avec ensemble et suite une idée nouvelle, il est rare que 15 ou 20 ans après la société ne cherche pas à mettre en exécution l'idée prônée. Je vous envoie un calcul planétaire que je vous prie de faire examiner,

(1) De Fourier et Proudhon, il est resté une école, et M. Godin pourrait victorieusement répondre à notre correspondant et F. E. S. Amy.

pour voir qui a raison, de moi ou de M. Flammarion. Il me semble, que certains auteurs abusent de la grandeur des chiffres pour faire de l'effet et avancer des assertions inexactes :

RAPPORT ENTRE LA MATIÈRE ET LE VIDE DANS NOTRE SYSTÈME PLANÉTAIRE.

Nous considérons notre système planétaire comme une vaste sphère dont le soleil occupe le centre et dont la limite connue est l'orbite de Neptune; puis nous comparerons cette sphère vide à la sphère matérielle du soleil augmentée de celle des autres astres de notre système. Les capacités sphériques sont entre elles comme le cube de leur rayon. Or le rayon de l'orbite de Neptune est 30 fois le rayon de l'orbite terrestre; et ce dernier est 216 fois le rayon de la sphère solaire; en conséquence la capacité de la sphère de tout notre système sera $(30 \times 216)^3$ ou 272 billions 097,792 mille fois le volume du soleil. Pour mieux apprécier les rapports de ces nombres énormes, réduisons-les à des proportions bien moindres; et comme elles sont toutes les mêmes dans notre système, prenons 1 kilomètre cube de vide contenant 1 trillion de décimètres cubes que nous diviserons par $(30 \times 216)^3$, le quotient 3 décimètres cubes 675 centim. c. 100 milli. c. nous donne la proportion de matière solaire par kilomètre cube de vide. Il faut ajouter à ce quotient celui de tous les autres astres de notre système, qui tous ensemble ne représentent que $\frac{1}{70}$ du volume du soleil, leurs quotients réunis seront $\frac{1}{70}$ de celui du soleil, c'est-à-dire 5 centim. cubes 350 millim. cubes; en outre nous ajouterons le quotient proportionnel des atmosphères des astres, des comètes et des aéroolithes qui peuvent dépendre de notre système, et que nous évaluerons à 550 millim. cubes; tous ces quotients réunis donnent par kilomètre cube de vide 3 décim. cubes 681 centim. cubes de matière astrale dont la densité moyenne est 1,38, l'eau étant prise pour unité.

L'eau étant 770 fois plus dense que l'air, et la matière astrale étant 1,38, cette dernière sera 1062 fois plus dense que l'air. Ainsi pour transformer la matière astrale en air atmosphérique on multipliera 3 décim. cubes 681 cent. cubes par 1062; le produit sera 3 m. cubes 909 décim. cubes 222 cent. cubes d'air, ou en nombre rond 3 m. 910 décim. cubes d'air, qui seront les 3 billionièmes 910 trillionièmes d'un kilomètre cube de vide. Ces 3 mètr. c. 910 décim. cubes d'air répandus dans un kilomètre cube de vide, seront 255 millions 754,475 fois, (en nombre rond) 256 millions de fois plus dilatés que l'air atmosphérique à la pression ordinaire, ou 197 billions, 120 millions de fois moins dense que l'eau, ou 18 millions 285 mille fois moins dense que l'hydrogène. Si au lieu d'être

sphérique, notre nébuleuse avait eu une forme discoïde ou coronaire sa densité aurait pu être de deux à quatre fois plus forte, son volume se trouvant diminué d'autant.

M. Flammarion dans *le Monde avant l'homme* (page 40) a traité aussi cette question ; mais il arrive à des résultats très différents des miens. Il trouve que la matière astrale du soleil, des planètes et de leurs satellites uniformément répartie dans l'espace sphérique contenu dans l'orbite de Neptune aurait seulement un demi-trillionième de la densité de l'eau, et que cette nébuleuse serait 400 millions de fois moins dense que l'hydrogène à la pression ordinaire. M. Flammarion ne donnant pas le détail de ses calculs, je ne puis savoir pourquoi ils diffèrent, quant aux résultats, autant des miens.

MONDE SIDÉRAL

Si l'état nébuleux de la matière peut être apprécié avec quelque exactitude dans notre système planétaire, il n'en est plus de même si on se transporte dans le monde sidéral. Il serait cependant fort intéressant de connaître les rapports de la matière au vide dans l'univers, cela pourrait mettre sur la voie de connaître la densité du fluide universel ou l'état radiant de la matière. Essayons de toucher cette question quoique dépourvue de bases solides. Les sept étoiles fixes les moins éloignées de notre soleil sont distantes en moyenne de 919 mille rayons de l'orbite terrestre. Mais comme les trois plus rapprochées ne sont en moyenne qu'à 347 mille rayons orbitaires, nous admettrons que ces sept étoiles sont en moyenne à huit cent mille rayons orbitaires du soleil ; la moitié de cette distance doit constituer le domaine sidéral de cette astre, et l'autre moitié appartient aux étoiles ou soleils voisins. On ne peut donner aucune forme précise au domaine sidéral du soleil entouré d'étoiles si inégalement distantes de lui. Faute de mieux nous supposerons que le soleil se trouve au centre d'une immense sphère sidérale dont le rayon aura 400 mille rayons orbitaires. Nous comparerons le cube du rayon sidéral formé de 400,000 r. orb^{es} au cube du rayon de l'orbite de Neptune formé de 30 R. orb : $\frac{64,000,000,000,000,000}{27,000}$.

le quotient 2 trillions 370,370,370 nous indique que la capacité de la sphère sidérale est autant de fois plus grande que celle de la sphère de notre système ; et comme nous ne connaissons aucun astre entre Neptune et les étoiles fixes, nous admettrons que la matière astrale de notre système, la seule connue, si elle était disséminée dans la sidérale s'y trouverait 2,370 billions, etc.... plus divisée que dans notre sphère planétaire. Dans notre système, la matière astrale étant les 3 trillionèmes 681 quatrillionèmes du

vide, en deviendra seulement les 8 septillionièmes et demi dans le monde sidéral, et transformée en air atmosphérique elle en sera les huit sextillionièmes.

AMY.

SORCELLERIE, MAGNÉTISME, MORPHINISME, DÉLIRE DES GRANDÉURS,
par PAUL REGNARD, 1 vol. in-8°, avec 120 gravures.

Le Dr Regnard, directeur-adjoint à l'école des hautes études, a réuni dans cet ouvrage les conférences qu'il a faites à la Sorbonne, devant l'Association scientifique de France, sur les récentes découvertes de la pathologie nerveuse et particulièrement sur les maladies épidémiques de l'esprit.

Les études auxquelles se sont livrés, depuis quelques années, de savants aliénistes sur l'hystérie, le sommeil hypnotique et la suggestion ont jeté une vive lumière sur des phénomènes extraordinaires et troublants, considérés longtemps comme ayant une cause surnaturelle et qui sont en réalité le résultat d'un état pathologique nettement caractérisé.

Remontant vers le passé, le docteur Regnard raconte les grandes épidémies mentales qui ont sévi depuis le moyen-âge et il montre que, si elles ne ressemblent pas aux nôtres, elles ont le même principe et s'expliquent par des faits journellement observés par les praticiens. Il consacre une étude bien curieuse à la sorcellerie, qui fit d'innombrables victimes au moyen âge et pendant la Renaissance. A cette époque, les hallucinés et les monomanes étaient considérés comme ayant fait un pacte avec le diable, comme les pires ennemis de l'humanité et on leur faisait expier leur forfait par d'effroyables supplices. Sous cette idée dominante, une foule de femmes, se figurant avoir assisté au sabbat, étaient prises de crises convulsives, tombaient dans une sorte d'extase et racontaient, en se réveillant, les choses les plus étranges. Une bulle d'Innocent VIII ordonna, en 1484, de procéder contre ces malheureuses avec la dernière rigueur et on les brûla vives par milliers.

A la sorcellerie proprement dite succéda une autre forme de démence, la possession. Le diable envahissait un couvent, entraît dans le corps des religieuses et on les voyait, toutes ensemble, miauler, aboyer, courir, grimper aux arbres et se tordre par terre dans des convulsions. Cette maladie sévit surtout au XVII^e siècle, notamment au couvent des Bénédictines de Madrid à celui des Ursulines de Loudun et chez les filles de Sainte-Elisabeth de Louviers. M. Regnard montre que tous les phénomènes constatés dans la possession se retrouvent aujourd'hui dans les malades atteints d'hystéro-épilepsie.

Au XVII^e siècle, la possession a disparu comme la sorcellerie. La maladie qui persiste prend une nouvelle forme. « De démoniaque qu'elle était cent

ans auparavant, dit le docteur Regnard, l'hystérique va devenir *théomane*, de damnée elle va se transformer en miraculée », et il raconte longuement les miracles de Saint-Médard sur la tombe du diacre Paris, faits restés mystérieux jusqu'en ces derniers temps et qui trouvent leur explication dans la paralysie hystérique.

Les autres études contenues dans ce volume ne sont ni moins intéressantes ni moins remarquables. Elles ont trait d'abord au magnétisme animal, au sommeil magnétique, depuis Mesmer jusqu'aujourd'hui, depuis le célèbre baquet jusqu'à l'hypnotisme et à la suggestion, longuement étudiés; puis à deux poisons à la mode, la morphine et l'éther; enfin à une des maladies caractéristiques du XIX^e siècle, le délire des grandeurs,

L'auteur a joint à ses expositions scientifiques un nombre considérable de faits puisés à des sources authentiques et qui rendent la lecture de son livre singulièrement attrayante. Les 120 gravures qu'il contient sont des plus curieuses. Elles consistent soit en estampes prises dans des livres anciens, soit en reproductions, d'après des photographies, de sujets dans divers états, soit en fac-simile de lettres et de dessins d'aliénés, atteints de monomanie ambitieuse et de paralysie générale.

TROIS DESSINS DE VICTORIEN SARDOU

Nous avons édité une nouvelle série des dessins obtenus médiammiquement par M. Victorien Sardou, vers 1857 et 1858, lorsqu'il était simple aspirant au titre de dramaturge célèbre et d'académicien.

L'ancien médium dessinateur n'a jamais renié ses croyances; possédant les honneurs, les talents enviables sur la terre, resté spirite quand même, il attend, avec sagesse que la science ait sanctionné sérieusement le fait spirite, conséquemment sa haute philosophie.

Les dessins de Victorien Sardou resteront comme une preuve indéniable de la faculté médiammique; leur pureté, leur ensemble typique, font de la maison de Mozart, de Bernard Palissy, de Zoroastre (question des animaux), si finement et artistement tracés, des modèles de perfection que chaque spirite doit avoir chez lui.

Les trois planches, gravées sur beau papier, l'une de 0^m 45 de hauteur, sur 0^m 65 de largeur, coûtent, port payé, 5 fr., au lieu de 8 fr.

L'AMOUR ET LE MARIAGE *selon le spirisme*, par E.-J. Guillet, 3 fr. 50.

SOUVENIRS DU GROUPE GIRONDIN, par M. Thibaud, 2 fr. 25.

LES PENSÉES DE CARITA : 1 fr. Dix exemplaires : 9 fr.

L'HONNÊTE VERNON. — 3 fr. 50

Nous avons lu l'œuvre de M. Vander avec le plus vif intérêt; c'est un début heureux qui annonce le maître et l'écrivain de race. Dans ce roman qui remue et émeut, l'auteur a cet objectif : prouver que, dans certaines conditions, les hommes les plus

accrédités dans le barreau et la magistrature, sont entraînés à commettre des crimes les plus répréhensibles.

Vernon avocat de premier ordre, distingué, éloquent, intègre, surnommé l'*Honnête Vernon*, a épousé une sorte de lady Macbeth ambitieuse et froide, pour laquelle tout est juste lorsqu'il faut arriver aux honneurs; supprimer les obstacles par un crime lui semble rationnel. Vernon est ambitieux mais timoré, sa faiblesse de caractère l'arrête sur la route des grandeurs. Logique et fatale, sa femme l'entraîne et malgré la série habilement graduée des révoltes de conscience de Vernon, elle lui fait commettre un crime abominable. Tout cela est saisissant, dramatique au premier chef, ferait la charpente admirable d'une pièce à effet, d'un drame de primo cartello. M. Vander possède l'étoffe d'un puissant dramaturge.

Une erreur judiciaire monstrueuse habilement préparée par M. et Mme Vernon, fait condamner un innocent à la place du coupable; ce qui complète la situation au point de vue psychologique, c'est que, le coupable défend l'innocent avec un talent rare, sauve sa tête et le laisse condamner aux galères perpétuelles. Le réquisitoire de l'avocat général est typique.

Lady Macbeth et son Vernon arrivent au comble des honneurs, sont estimés plus que jamais, et s'éteignent fatalement déçus de toutes leurs espérances. Leur quiétude, obtenue au prix de faits abominables, est une horrible compensation.

Il faut lire cet intéressant et attachant volume de M. Vander. P. G. LEYMARIE.

Une nouvelle bibliothèque populaire à 0 fr. 10 c. le volume vient de faire son apparition.

La *Bibliothèque du Réveil*, 22, rue des Boulangers, est appelée à un réel succès, parce qu'elle comble une lacune contre la tendance générale vers la vulgarisation littéraire à bon marché.

Le premier volume, la *Maison brûlée*, 2^e édition par Potonié-Pierre, est un drame psychologique tiré à 10.000 exemplaires, écrit dans ce style réaliste et vécu devenu de nos jours une nécessité pour le public artiste. La profondeur s'y allie d'un bout à l'autre à la sensation essentiellement poétique et forte, présentée sous des aspects bien différents.

La lecture de la *Maison brûlée* repose, malgré la note émue qui s'attache aux personnages, lesquels ne forment qu'un avec le milieu ambiant. Tout l'intérêt est dans le drame lui-même tracé largement et d'une façon poignante; la sérénité de la nature qui embrasse tout, recouvre de son voile le coupable avec les joyeux, le déshérit de la vie et de la conscience avec les rudes travailleurs et les animaux indifférents.

Va paraître : SOUVENIRS D'UN SPIRITE, par feu Amand Greslez, écrivain bien connu par nos anciens abonnés; c'est un livre loyal et de conscience, une véritable confession dont nous parlerons dans le prochain numéro de la *Revue*.

Le Gérant: H. JOLY.